

Littérature française

Œuvres de Catherine Bernard. Tome 1: Romans et nouvelles. Textes publiés par Franco Piva, Schena-Nizet, 1993.

Une heureuse initiative franco-italienne remet sur le marché les œuvres en prose de Catherine Bernard. Un second tome comprendra ses poésies et les deux tragédies *Laodamie* et *Brutus*. En mettant à la disposition du public un texte sûr¹, Franco Piva vient seconder les efforts de Henri Coulet et de René Godenne, respectivement dans *Le Roman jusqu'à la Révolution* et *l'Histoire de la nouvelle française aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Car l'histoire littéraire a eu tendance à oublier les petits romans historiques publiés par Mademoiselle Bernard entre 1680 et 1696: *Fédéric de Sicile*; *Eléonor d'Yvrée*; *Le Comte d'Amboise*; *Inès de Cordoue*. Ou, si elle en parlait, c'était pour les rapporter aux chefs-d'œuvre incontestables de la génération précédente. Ce biais demeure d'ailleurs perceptible dans la présentation de Franco Piva, si attentif, pourtant, à assurer la place de Catherine Bernard.

Il est vrai que le premier plaisir qu'on éprouve à lire *Le Comte d'Amboise*, par exemple, est bien un plaisir de reconnaissance. Il en était déjà ainsi pour les premiers lecteurs. Nous sommes au pays de la cour, sensiblement à la même époque que dans *La Princesse de Clèves*, c'est-à-dire sous François II, et ce décor ainsi que le retour de certains personnages, comme l'intrigante Madame de Tournon, inscrivent d'emblée le texte dans la continuité de Madame de Lafayette:

Madame de Roye mena dans ce temps-là sa fille à la cour, où elle reçut tous les applaudissements qu'elle méritait. Elle fit des amants et des ennemies. La comtesse de Tournon fut de celles à qui sa beauté donna le plus de chagrin et qui le dissimula le mieux. (p. 250)

De la même façon, *Inès de Cordoue* se situe dans le sillage du *Don Carlos* de Saint-Réal, de 1672, et l'action a lieu, comme chez celui-ci, à la cour de Philippe II.

Il est cependant évident que Catherine Bernard a voulu se démarquer de ses prédécesseurs. Si l'on compare le dénouement du *Comte d'Amboise* à celui de *La Princesse de Clèves*, les dissemblances sont plus importantes que les affinités. Le comte d'Amboise vient de mourir, consumé de chagrin comme Monsieur de Clèves et pour les mêmes raisons. Comme Madame de Clèves, la comtesse d'Amboise prend la décision de rester veuve et de vivre dans la retraite. Or, contrairement à Madame de Clèves, «cette comtesse» n'est pas insensible à la persuasion du marquis de Sansac son amant (au sens classique, il va sans dire), et on entrevoit qu'elle pourra se consoler: «Pourquoi voulez-vous que je me détermine? Laissez-moi du moins irrésolue, puisque vous ébranlez déjà ma

résolution» (p. 321). Par malheur, le marquis périt dans le siège de Chartres avant d'être heureux, et c'est alors seulement que la comtesse se retire à la campagne «où elle passa le reste de ses jours, remplie de ses diverses afflictions et sans oser les démêler, de peur de reconnaître la plus forte» (p. 321).

Comme Madame de Lafayette, Catherine Bernard travaillait à saborder une certaine tradition romanesque qui voulait que «les amants vertueux et délicats [soient] heureux à la fin du livre» (Avertissement à *Eléonor d'Yvrée*). Pour souligner cette intention, elle donne à ses récits le titre général de *Malheurs de l'amour*, mais cela ne signifie pas que l'amour soit condamné en tant que tel. Ce qu'elle montre avec force, c'est le «désordre» qui résulte de l'amour. Les personnages sont à la recherche d'un ordre, mais les codes d'honnêteté dont ils disposent ne leur assurent ni lucidité ni bonheur. C'est ce qu'expose bien Franco Piva quand il analyse la conduite d'Eléonor d'Yvrée, qui sacrifie son bonheur à un chimérique devoir filial, ou celle d'Inès de Cordoue, qui ruse pour pouvoir voir son amant sans blesser sa «vertu»: «...elle sut trouver des raisons de vertu dans ce que l'amour seul lui faisait entreprendre» (p. 382). Les amoureux courent ainsi à leur perte en proie à un désarroi permanent, qui ne leur permet ni de voir clair en eux ni de distinguer l'amitié de son faux-semblant. Le marquis de Sansac se confiera sans hésiter à la comtesse de Tournon, laquelle le trahira par dépit et sans tarder:

Il connaissait le pouvoir que Madame de Tournon avait sur l'esprit de Madame de Roye; il lui déclara son amour [pour Mademoiselle de Roye] et il la conjura de parler en sa faveur, en attendant que son père pût entrer dans cet (*sic!*) affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confiance, mais elle prit le parti de dissimuler et elle savait bien qu'elle devait peu craindre qu'il réussit. Elle l'assura qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut et il alla cependant voir Madame de Roye dès ce même jour; mais bien des choses s'étaient passées qu'il ignorait. (p. 265-66)

On est de moins en moins chez Madame de Lafayette et de plus en plus dans l'histoire de Monsieur Cleveland. Ce nouveau romanesque, qui est plus une recherche qu'un modèle, Franco Piva le situe dans le cadre général d'un déclin des morales du Grand Siècle. «L'héroïne de Mademoiselle Bernard a perdu tout caractère prestigieux», note-t-il à propos d'Inès, non sans le regretter.

Cela ne l'empêche pas, toutefois, de reconnaître dans les récits de Catherine Bernard une annonce et un premier exemple de ce que sera le roman des Lumières. Ajoutons que si l'on place l'œuvre dans l'histoire de la lecture, elle devient contemporaine en fait de Prévost, Marivaux, Crébillon ... Elle n'avait touché à sa parution que des cercles très restreints, mais devait faire une longue carrière dans les différents recueils historiques et «bibliothèques de campagne» en faveur au XVIII^e siècle. C'est là une perspective de lecture

réconfortante, qui fait espérer que la publication de Franco Piva pourra, à son tour, renouveler l'audience de Catherine Bernard.

Merete Grevlund
Université de Copenhague

Note

(1) Le sens commanderait, semble-t-il, de lire «affection» (et non «affliction») à la p. 189, ligne 31; «comte» (et non «compte») à la p. 248, ligne 30; «plaire» (et non «plaindre») à la p. 260, ligne 23. Par ailleurs, le «en», qui fait l'objet d'un commentaire en bas de la p. 290, se rapporte sûrement au «souris» échangé par les amants : le comte d'Amboise «en» fut pénétré de douleur ...

Hans Peter Lund: *Gustave Flaubert, Trois Contes*, Presses Universitaires de France, Coll. 'Etudes littéraires'. Paris 1994, 126 p.

Avec l'étude sur les *Trois Contes* de Flaubert, les *Etudes littéraires* en sont à leur 50^e publication, confiée aux mains expertes de Hans Peter Lund (HPL), qui y a déjà fait preuve de son érudition et de ses compétences pédagogiques en 1987 avec un volume (le n° 14) sur les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand.

La collection, à la couverture sobre et élégante, est conçue selon des principes qui réclament une composition formelle très stricte pour offrir une mise au point de l'état actuel de la recherche sur le texte en question. Contexte – prétexte – texte, voilà les trois grands volets de l'analyse, suivie d'une explication de texte et d'un chapitre final sur la réception et la fortune de l'œuvre.

La bibliographie de HPL couvre les vingt-cinq dernières années (1967-1991). Sans prétendre être exhaustive, une comparaison avec le Klapp révèle toutefois qu'aucune étude majeure ne semble y avoir été négligée. Y voisinent les travaux portant sur tel ou tel aspect particulier d'un seul conte, avec ceux qui englobent l'ensemble des *Trois Contes* et les considèrent comme une unité. HPL s'inscrit dans cette dernière catégorie, tout comme ses précurseurs danois, dûment cités. Johansen (1967-68) s'intéressait à l'écriture, tandis que Nykrog (1973) s'était penché sur le problème de l'unité thématique et de l'ordre du triptyque. Ces approches reflètent d'ailleurs les deux tendances de la recherche contemporaine sur les *Trois Contes*, dont HPL incorpore assez équitablement les résultats dans sa propre présentation; avec une prédilection toutefois pour l'analyse de la création artistique et du travail textuel de Flaubert, son «textisme». Côté unité thématique, la bibliographie aurait pu mentionner l'article de René Jasinski (1970) sur le problème de la sainteté, ou les contributions de Shepler (1972) et de Carla Peterson (1983).